

## X. PROCONNÈSE AU PARTHÉNON \*

Le Parthénon n'évoque pas dans l'esprit des foules cultivées l'idée de l'époque byzantine et des évêques d'Athènes. Cependant bien des colonnes et autres éléments d'architecture de cet édifice portent des inscriptions de cette époque, peintes ou incisées ou quelquefois profondément gravées et même remplies d'une matière colorée. Elles s'étendent du VI<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle et sont des témoignages du temps où le Parthénon d'Athènes était devenu le sanctuaire de la Vierge, *δέσποινα Ἀθηνῶν* (n. 16 et 17), l'*Ἀθηνιώτισσα* d'une époque postérieure. L'archéologue Anastase Orlandos, au cours de ses travaux de restauration, s'est aperçu que beaucoup de ces graffites — pour employer avec l'auteur le terme général même quand il s'agit d'inscriptions peintes — étaient en grande partie encore inédits ou devaient être revus et corrigés. L'archimandrite russe Antonin, qui résida dix ans à Athènes à la tête de l'Église russe<sup>1</sup>, dans une publication très méritoire et qui fut longtemps la seule source de notre savoir à ce sujet, les réunit, nouveaux ou révisés, au nombre de 103<sup>2</sup>, quelques autres venant d'autres églises d'Athènes. An. Orlandos peut nous en offrir 232, qu'il a relevés en copies figurées et qui sont présentés avec la collaboration active d'Al. Vranousis pour la rédaction<sup>3</sup>. L'introduction, pp. \*1—46, avec des plans précis pour la localisation des textes, les classes heureusement en leur chronologie — les inscriptions datées vont de la fin du VI<sup>e</sup> siècle à la fin du XV<sup>e</sup> — et dans leurs catégories : invocations (au nombre de 104) au Christ ou surtout à la Vierge en ses diverses appellations, *Θεοτόκε*, *Θεοδόχε*, *Δέσποινα*, etc. avec les diverses formules, (*βοήθει*, *βοήθησον*, *σκέπασον*, etc.), qui sont les mêmes dans le reste du monde grec et jusque dans la Nubie du IX<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>; une seule s'adresse à Saint Michel, n. 116<sup>5</sup>; elles émanent surtout de membres du clergé d'Athènes, évêques, archevêques, métropolitains, prêtres, diacres, moines et bien des titres très variés comme lecteurs, chantres, etc.<sup>6</sup>; — les commémorations de la mort des membres du clergé, avec la formule usuelle *ἐτελειώθη* et la date précise, et surtout des évêques, ce qui nous donne un tableau précieux de la succession de 28 évêques du diocèse jusqu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle; il y a aussi des textes de l'Écriture ou de la liturgie, intacts ou mutilés; on attendrait parfois des références plus précises à la liturgie orthodoxe. Enfin, il y a aussi de simples noms et divers textes peu classables dans leur isolement ou plus ou moins obscurs.

\* Les études précédentes de cette série ont paru dans *Studii clasice*, IX, 1967, p. 107—119; X, 1968, p. 77—85; XVI, 1974, p. 53—88.

<sup>1</sup> Venu de l'Académie Théologique de Kiev, il vécut plus tard cinq ans à Constantinople, puis vingt-neuf ans à Jérusalem.

<sup>2</sup> Le livre parut à Saint-Petersbourg en 1874 et ne fut pas utilisé dans la partie chrétienne du tome IV du CIG par Ad. Kirchhoff, qui reproduisit, n. 9350—9421, les publications antérieures de Pittakis.

<sup>3</sup> *Τὰ χαράγματα τοῦ Παρθενῶνος, ἦτοι ἐπιγραφαὶ χαραχθεῖσαι ἐπὶ τῶν κίονων τοῦ Παρθενῶνος κατὰ τοὺς παλαιο-οὐριανικούς καὶ βυζαντινούς χρόνους*, par A. K. Orlandos avec la collaboration de A. Vranousis (Académie d'Athènes, 1973, 46 + 199 pp. grand in-8° et 8 planches photographiques). Chaque inscription est accompagnée de son facsimilé. Deux inscriptions ont déjà attiré l'attention. P. Lemerle, *J. Savants*, 1974, 222—223, a rappelé le cri de vengeance d'un jeune marié trompé, n. 9, déjà bien compris par l'éditeur. Pour l'emploi de *γαμῶντα*, cf. mon étude *RevPhil.* 1967, 76—81; sur le caractère populaire de

*l'Anc* du pseudo-Lucien, voir aussi la remarque *RevPhil.* 1974, 217, note 224. — L. Vidman, *Z. Pap. Epigr.*, 16, 1975, 215—216: *Koppa Theta = Amen in Athen*, reconnaît dans ces deux chiffres à la fin du n. 141 non pas une date (qui serait 591 p.C.), ou l'âge du stratège défunt, mais l'isop-sépie de *ἀμήν*; cf. L. Robert, *Hellenica*, XI—XII, 310—311 et 314.

<sup>4</sup> J. Kubińska, *Faras*, IV, *Inscr. gr. chr.*, Varsovie, 1974, *passim*.

<sup>5</sup> La place de Saint Michel semble différente en Asie Mineure et en Syrie, et plus encore dans l'Égypte et la Nubie; pour un site chrétien de ce dernier pays, voir le livre cité à la note précédente, pp. 156—169, et avec le renvoi au livre de C. Detlev Müller, *Die Engellehre der koptischen Kirche*, 1959.

<sup>6</sup> Pour le *μειζότερος*, n. 8, voir aussi *Bull'Épigr.* 1964, 503; F. Dölger, *Byz. Z.*, 32 (1932), 392 (pour MAMA, III); *P. Oxy.*, 27, 2480, p. 197; Bean, *Inscr. Side*, 1965, n. 181; *Bull'Épigr.* 1974, 641. Il y a aussi des titres civils, tel le stratège de l'Hellade n° 164.

Dans ce livre, Corpus des inscriptions d'un édifice chrétien <sup>7</sup>, où il y a tant d'inédits et de lectures transformées, fort instructif à la fois pour la persistance de la population grecque et de la hiérarchie pendant l'époque byzantine et, en général, pour l'histoire de la piété grecque, deux graffites hors-série ont spécialement attiré mon attention. Ce sont comme des imprécations, des graffites de vengeance.

L'inédit 111, incisé, est justement transcrit, en normalisant l'orthographe : Καὶ σὺ μὲ τὰ ὀμμάτια σοῦ; dans l'orthographe du scribe, en fac-similé : Κα(ι) σή μὲ τὰ ὀμάτια σο[ῦ]. Je l'entends ainsi. Un anonyme croit qu'il est la victime du 'mauvais œil', du sort jeté par un φθονερός, un 'jettatore', qu'il ne nomme pas. Il riposte, en l'interpellant comme pour un salut, καὶ σὺ, et comme on fait en cas de réponse apotropaique — καὶ σή pourrait être aussi la transcription de καὶ σοί, attesté lui aussi, — en lui renvoyant le même sort et en l'inscrivant sur la pierre, et en le détruisant avec ses propres armes : « Toi aussi (sois la victime du Mauvais Œil) et cela avec tes propres yeux (qui lancent le malheur) ». C'est cet ordre d'idées, de sentiments et de croyances qu'exprime le distique transmis par l'*Anthologie*, XI, 193, qui était populaire :

Ἄφθονος ἐστὶ κάκιστος· ἔχει δὲ τι καλὸν ἐν αὐτῷ  
τῆκει γὰρ φθονεῶν ὄμματα καὶ κραδίην.

« L'Envie <sup>8</sup> est extrêmement mauvaise ; mais elle a quelque chose de bien en elle-même, car elle dissout les yeux et le cœur des Envieux ». La popularité en est attestée par la gravure de ces vers en deux extrémités du monde romain : à Lyon, IG, XIV, 2533, au-dessus d'une épitaphe en latin, — et le choix du grec est remarquable pour ce qui est à la fois une menace à l'Envieux et une consolation contre l'action de l'Envieux, qui fait boomerang —, et en Phrygie, près de Dokimeion, avec variantes :

Ἄφθονος ἐστὶ κάκιστος· ἔχι δ'ἀγαθὸν τι μέγιστον·  
τῆκει τοὺς φθονεροὺς ἐλέγχων τὴν κακίην.

On continue là : Ὁ φθονερὲ τί φθονῆς; οὐδὲν πλεόν ἢ τῆκῆς (σ)εαυτόν, suivi encore d'assez longues considérations sur les dons de Dieu et sur sa haine des Envieux, qui sont d'autres thèmes sur l'Envie <sup>9</sup>. Il ne s'agit pas, comme l'avait suggéré Ramsay, d'une colonne « qui a pu appartenir dans une église à une série portant gravées des maximes morales », mais des formules protégeant le monument, — tombe, église ou autre édifice, — contre le Mauvais Œil si redouté. P. Perdrizet l'a bien vu dans ses pages sur l'Envie, la Fascination, où il a commenté cette inscription <sup>10</sup>, en citant des inscriptions de Syrie, des amulettes et un très intéressant passage de Saint Basile <sup>11</sup>. La même croyance dans le monastique de l'*Anthologie*, X, 111 : Ὁ φθόνος αὐτὸς ἑαυτὸν τοῖς βελέεσσι δαμάζει <sup>12</sup>. Ce vers fut copié à Zacynthe et reproduit dans IG, IX 1, 601, par Dittenberger d'après Hughes et O. Riemann. L'inscription est gravée au-dessus de la porte de l'église au monastère de la Skopiotissa sur le mont Skopos. Mais ce n'est pas un remploi. G. Klaffenbach a constaté d'après le déchiffrement des abréviations de la ligne 2, vue d'abord par Riemann, que le texte avait été gravé sur l'initiative d'un ἱερομόναχος au XVII<sup>e</sup> siècle <sup>13</sup> et qu'il devait être éliminé du Corpus

<sup>7</sup> L'éminent archéologue et architecte fut amené par ses travaux techniques de consolidation du Parthénon avec ses échafaudages à découvrir ou à réviser ces inscriptions. Il n'avait point de raison — et dans le grand nombre de travaux archéologiques de premier intérêt où il était engagé dans toute la Grèce — de se transporter dans les autres églises d'Athènes où l'archimandrite Antonin avait copié des inscriptions chrétiennes pour nous redonner tout l'ensemble d'Antonin, — et pourquoi pas alors toutes les inscriptions chrétiennes d'Athènes? On ne peut que lui être profondément reconnaissant d'avoir veillé à la publication de ce beau matériel comme il nous a donné les résultats de ses travaux à Alipheira et dans tant de sites byzantins.

<sup>8</sup> Naturellement il faut prendre l'Envie et l'Envieux au sens le plus fort et non point dans notre sens moderne affadi ; ce sont le Mauvais Œil et le Jeteur de sorts.

<sup>9</sup> Ramsay, *Phrygia* II, p. 745, n. 689.

<sup>10</sup> BCH 1900, *Melanges épigraphiques*, 291—299 : III, *Inscriptions chrétiennes de Dokimeion*.

<sup>11</sup> Cf. aussi maintenant le distique de Tabai, *La Carie*, II, n. 37. Je reviens sur certains aspects de cette croyance dans mon livre sur des Amulettes (cf. *Annuaire Collège de France*, 1969, 474 = *Opera Minora*, IV, 330—331 ; 1974, 540), pour expliquer le distique de Lucilius sur l'Envieux crucifié, *Anth.*, XI, 192, en montrant la force et l'emploi technique et prégnant dans la fascination, non dans la simple envie ou jalousie (traduction de Beckby), de tous les mots du pentamètre avec φθονερός, ἐτάκη, ἰδῶν (comme βλέπειν),

ἐγγός. Sur une mosaïque d'Antioche bien connue, l'Œil est attaqué par une belle série des animaux ou objets pourfendeurs traditionnels : chien, serpent, scorpion, épée, trident, corbeau, panthère, mille-pattes, phallus énorme du nain nu aux instruments pointus (pour ce thème iconographique de la horde des agresseurs de l'Œil, il me suffit ici de renvoyer à P. Perdrizet, *Negotium perambulans in tenebris, Etudes de démonologie gréco-orientale*, Strasbourg, 1922, 14—15, 26—31, avec les amulettes et les mosaïques de seuil de Soussé et de la Basilique Hilariana des commerçants de perles à Rome). Au-dessus de la scène, les mots καὶ σὺ. M. Guarducci, *Epigrafia greca*, III, 324—325, avec photographie, écrit que ces mots s'adressent « probablement à l'hôte qui franchit le seuil de la maison. A lui en effet le maître semble vouloir dire : Puissest-tu, toi aussi, vaincre le mal comme je le vains grâce à ce bout d'homme ». Je crois au contraire que le propriétaire se protège contre le personnage malintentionné qui entrerait pour 'jeter l'Œil'. Il l'interpelle (de façon permanente, grâce à la mosaïque) : « Toi aussi — si tu veux lancer le Mauvais Œil, tu seras traité — ton Œil sera traité — comme cet Œil que tu vois ». Cette interprétation — 'défense contre l'agression' — est celle de R. Mouterde, *I. Syrie*, III 1, ad n. 875, p. 486, après D. Levi.

<sup>12</sup> P. Perdrizet l'allègue aussi.

<sup>13</sup> SbAkadBerlin, 1936, *Reise durch Mittelgriechenland und die ionischen Inseln*, 714. Il atteste que les deux lignes ont été gravées en même temps et l'archiviste de Zante a trouvé trace du personnage dans un acte de 1624.

des inscriptions antiques<sup>14</sup>. C'est un témoignage sur la connaissance de ce vers chez les moines grecs du XVII<sup>e</sup> siècle. Mais plus encore c'est un exemple de la crainte du Phthonos chez ces moines à cette époque à Zante.

Il y a une littérature immense sur le Mauvais Œil chez les populations contemporaines dans la Méditerranée. Chaque résident ou voyageur en séjours prolongés ou répétés a vu ou entendu des cas typiques : le philologue italien qui, à l'évocation d'un défunt compatriote archéologue ayant eu la réputation d'un grand 'jettatore', s'exclame 'terrible' et se lève pour toucher la barre de fer d'une balustrade et entame le récit d'anecdotes terrifiantes et amusantes, — la femme grecque enceinte, assise au seuil de sa maison et qui ne laisse pas partir la passante étrangère aux yeux bleus avant que celle-ci ne lui ait craché sur le ventre, — l'artisanat, à Stamboul, qui vit de la fabrication d'yeux bleus en plaquettes métalliques que l'on ira jeter dans la maison ou le jardin du voisin, attaque ou défense.

Mais j'en viens au n° 153, jusqu'ici inédit comme le n° 111 :

᾿Ω Προικώνησε  
Θ(εο)ῦ χωλοτὸν σκό-  
τος

en transcription classique :

᾿Ω Προικόννησε  
Θ(εο)ῦ χωλοτὸν σκό-  
τος

Dans l'introduction, p. 27, il est classé parmi « les graffites variés et parfois indéterminables » ; « un autre, avec des tournures homériques, empruntées peut-être à quelque épigramme ou discours rhétorique, est dirigé, on ne sait pourquoi, contre la Proconnée de la région du Bosphore ».

Certes, il s'agit de Proconnée, l'île de la Propontide, au nord-ouest de la péninsule de Cyzique, la moderne Marmara et qui est célèbre par son marbre exploité dans l'antiquité, l'époque byzantine et encore de nos jours<sup>15</sup>. Elle est à peu près au tiers du chemin entre les Dardanelles et le Bosphore. Les navires la longent au nord en allant d'Athènes ou de Smyrne à Stamboul. Elle peut servir de refuge dans les tempêtes soudaines de la Propontide<sup>16</sup>.

Ce n'est certes pas un éloge qui est fait ici de Proconnée. Le mot σκότος invective le lieu pour son obscurité, sa noirceur. L'île est « un lieu de ténèbres ». Le mot σκότος n'est pas seulement homérique, mais aussi du grec général et courant<sup>17</sup>. Il abonde dans la Septante<sup>18</sup>, en plus de 100

<sup>14</sup> Il est dommage que la récente édition Beckby (1958) renvoie encore à Kaibel, *Epigr.*, 1116, c'est-à-dire à cette inscription de Zacynthe.

<sup>15</sup> Pour son usage, voir mon étude *Hellenica*, XI—XII, 25—27, en partant d'une inscription tardive de l'île (Bas-Empire) avec acclamations pour la corporation des ouvriers (ἱερὰ τέχνη) comme pour l'île elle-même, ἀξίει Προκόννησος τῷ ἀλῶνι, et pour un procureur. La Proconnée n'est pas maudite, mais bénie. P. 26, note 5, je mettais en doute la restitution d'une épitaphe de Smyrne, Προκοννησῶν et je faisais attendre « un substantif (partie de la tombe) » ; elle a disparu grâce au rapprochement du morceau manquant par G. Petzl, *Bull. Épigr.*, 1972, 380 ; le mot est προτέγιον. Depuis peu d'années Nezih Firati et Nuşin Asgari, du Musée de Stamboul, ont entrepris des recherches dans les carrières antiques avec leurs sarcophages et leurs chapiteaux inachevés ; cf. M. Mellink, *AJA* (chronique des fouilles), 1972, 186 ; 1973, 191 ; 1974, 128—129 ; 1975, 218 B, 221 et pl. 43, fig. 33—34. Une photographie de carrières dans F. W. Hasluck, *JHS*, 1909, 13, fig. 2 ; cf. ses pages 11—13. On peut voir aussi Fr. von Holbach, *Ath. Mitt.*, 1909, 399—402 (les carrières, une mosaïque, la citadelle) ; p. 401, il publie l'inscription bilingue d'un sarcophage « trouvé il y a 18 ans » pour un Otacilius Crispus et sa femme Otacilla Onésimè ; elle était en fait déjà connue par H. Lechat et G. Radet, *BCH*, 1893, 526, n. 19, d'après la copie de Kostaki Georgiadis. M. Gédéon, *loc. cit.*, 127, parlait du « tombeau trouvé il y a peu d'années de Τακίλιος Κρίσπος [c'est notre pierre] au Nord-Ouest du village ».

<sup>16</sup> Sur ces tempêtes, voir en dernier lieu ma notice dans *StCl*, 16, 1974, 83, avec la note 1 et les renvois à mes études antérieures avec des textes de toute époque que j'ai réunis un à un dans mes lectures prolongées, — ce que des lecteurs pressés et confus appellent « la bibliographie ». Encore un texte dans Chion d'Héraclée, nouvelle par lettres (éd. I. Düring, Göteborg, 1951) ; ce n'est pas un document du IV<sup>e</sup> siècle

a.C., mais un 'roman' de l'époque impériale, ce qui ne diminue pas sa valeur pour le point qui m'occupe. La lettre 4 est adressée, comme bien d'autres lettres, à un Matris, nom typique de Mégare et de ses colonies (cf. *RevPhil*, 1959, 231—232 ; *Stèles fun de Byzance*, 171—172 ; Berytus, 16, 1966, 18, avec Ματρίτζ) ; § 2, l'auteur décrit une navigation de Sélymbria à Périnthe ; le début est par un temps magnifique et les matelots se moquent de la crainte qu'avait eue Chion de se mettre en route ; mais à 30 stades, « un terrible orage nous saisit », δεινὸς ἡμᾶς χειμῶν κατέλαβε ; on ne put aborder nulle part et πονηρῶς πάνυ διεχειμέθα ; l'on ne peut arriver à Périnthe qu'à la rame en pleine nuit ; car « pour les voiles le vent n'était pas supportable ». On voit à la fois la soudaineté, la violence et la durée de la bourrasque. J'ai expliqué, *loc. cit.*, une dédicace à Zeus Ornéos faite à Proconnée par des marins d'Héraclée. Pour l'abri qu'ont pu trouver ces marins, je citerai les *Instructions Nautiques*, n° 491 du lieutenant de vaisseau A. François (1886), qui portent notamment sur l'Égée et la mer de Marmara ; p. 478 : « La baie de Palatia [Palatia est le lieu de trouvaile de l'ex-voto] est une anse située dans la partie N.E. de l'île de Marmara, dans le voisinage des carrières. Les vents de N.E. soufflent dans cette baie, mais on en est abrité lorsqu'on est mouillé dans la partie E. par 11 mètres d'eau en relevant l'extrémité gauche de la pointe située dans le Nord au N.N.E. 1/2 N. et l'extrémité nord de la longue plage de sable au S. 87° E. Le village de Palatia est pauvre et soumis pendant l'été à une température très élevée. L'eau est rare, mais il y a un bon puits au monastère Ay-Ianni un peu dans l'intérieur ». M. Gédéon, *loc. cit.*, 127, parle de cette « église de S. Jean à l'est du village » avec de nombreux restes antiques dans le sol.

<sup>17</sup> Voir le *Thesaurus s.v.* et l'article de Conzelmann dans le *Wörterbuch de Kittel* cité ci-après, pp. 425—427.

<sup>18</sup> Voir Hatch et Redpath, *Concordance to the Septuagint*, s.v.

passages, dans les formules les plus variées, parfois associé à γνόφος ou à νόξ, et souvent opposé à φῶς. Il se rencontre dans le Nouveau Testament et les écrits apostoliques<sup>19</sup>. La littérature patristique l'emploie très largement<sup>20</sup>. L'essentiel de l'inscription n'est donc pas étranger aux milieux ecclésiastiques byzantins, chez qui son usage ne révèle pas la connaissance d'Homère, directe ou indirecte, même si χολωτός ne semble attesté jusqu'ici que dans Homère pour « des paroles irritées ». Le sens défavorable, et à cette époque, est donc clair, quelle que soit la difficulté d'interpréter l'adjectif χολωτός, qui manifeste l'irritation, et surtout son lien avec Θεοῦ, contracté selon l'usage en ΘΥ.

L'île de Marbre n'était certes pas un séjour enchanteur, encore qu'elle ait formé, à l'époque archaïque et classique, avant d'être absorbée par Cyzique, un Etat autonome, apparemment avec les plus petites îles qui sont au sud et constituent avec elle un archipel<sup>21</sup>. L'île même a pour elle, en nos jours modernes, d'offrir — outre son marbre, c'est une autre affaire — aux « vacanciers » les plaisirs du bain et de la pêche et, si l'on veut, de la chasse aux lapins qui pullulaient dans les régions du marbre<sup>22</sup>. F. W. Hasluck écrivait<sup>23</sup> : « Les pentes Nord sont vraiment rudes et nues, seules quelques minuscules plaines côtières étant propres à la culture. Il y a un bon pâturage au chiftlik de Tetragono, mais les arbres sont à peu près absents. La moitié sud est un peu plus hospitalière ; elle contient trois villages et une vallée d'une étendue appréciable, ainsi que quelques bois de chênes, qui malheureusement disparaissent... Marmara, la capitale et le centre administratif de l'île, est situé sous la montagneuse extrémité ouest, mais possède une petite plaine côtière et quelques oliveraies ; ici comme ailleurs la culture du mûrier commence à supplanter celle de la vigne. Le seul établissement sur la côte nord nue est le village d'exploitation du marbre de Palatia ».

Hiéroclès, en son *Synekdémos*, 661, 14—662, 1 sqq., ouvre ainsi la liste des villes de la province de l'Hellespont : après la métropole Cyzique et Proconnésos, et avant Baris, Parion et Lampsaque, on lit, 662, 2 : ἡ Ἐξορία. W. Ruge d'après cela situait « ἡ Ἐξορία entre Proconnèse et Baris, peut-être à l'ouest de l'Aisépos »<sup>24</sup>. Mais dans des Addenda<sup>25</sup>, il rappelait que Ramsay avait considéré ἡ Ἐξορία comme un attribut de Proconnèse, laquelle « était sur une île et par suite, à parler strictement, était hors de la frontière. Il y avait une province spéciale des « Îles » dans l'Egée, et l'épithète... signifie que Proconnèse, bien qu'étant au-delà de la stricte frontière de l'Hellespont, y était incluse »<sup>26</sup>. Mais il jugeait beaucoup plus tentante l'interprétation que je lui communiquai en renvoyant à F. W. Hasluck. En effet celui-ci écrivait<sup>27</sup> que l'île servait surtout de lieu d'exil, spécialement pour des prêtres réfractaires. « L'exoria de Hiéroclès et Photius, 82 Bekker, montrent que c'était l'usage reconnu de l'île ».

Le passage dans Photius est une analyse de Georges d'Alexandrie, *Sur S. Jean Chrysostome* : des gens mis en prison et fouettés, les uns moururent dans la prison, les autres furent condamnés à habiter Proconnèse comme exilés, οἱ δὲ τὴν Προκόννησον οἰκεῖν ἐξορία κατεδικάσθησαν<sup>28</sup>. Ajoutons, d'après M. Gédéon<sup>29</sup>, qu'au Synode du Chêne, en 403, les ennemis de S. Jean criaient, κράζοντες, l'acclamation rituelle à l'impératrice Eudoxie, « nombreuses années », en ajoutant que ses ennemis, eux, devaient aller passer de nombreuses années à Proconnèse : τῆς Αὐγούστης πολλὰ τὰ ἔτη καὶ τῶν ἐχθρῶν αὐτῆς τῇ Προκόννησῳ.

Le passage d'Hasluck a été ignoré d'Ernst Honigmann quand il a réédité le *Synekdème*, bien qu'il citât l'ouvrage, en gros, pour Cyzique et, rappelant l'interprétation de Ramsay, il a dit de son côté : « Nous prenons plutôt ἡ Ἐξορία pour une addition postérieure qui désignait

<sup>19</sup> Kittel, *Theologisches Wörterbuch zum Neuen Testament*, VII, 424—446, à voir aussi pour toutes les époques et tous les milieux jusqu'aux Pères Apostoliques.

<sup>20</sup> Lampe, *A patristic Greek lexicon*, pour le mot et ses composés.

<sup>21</sup> J'ai traité de Proconnèse, avec son ethnique et son monnayage, et de la fin de son monnayage et de son autonomie au IV<sup>e</sup> siècle dans *Monnaies grecques*, chap. II, *Apollonothémis de Proconnèse*, 15—22. Un autre Proconnésien dans StCl, p. 81, note 13.

<sup>22</sup> Cf. les textes de F. W. Hasluck et de Guinet cités *ibidem*, 17, note 1.

<sup>23</sup> JHS, 1909, 6—13 : *The Marmara islands*, p. 9—11.

<sup>24</sup> RE, s.v. *Troas*, 1939, 550.

<sup>25</sup> *Ibidem*, 1280.

<sup>26</sup> *Hist. geogr. Asia Minor*, 437. Suivi par J. Partsch, *Gött. Gel. Anz.*, 1891, 550.

<sup>27</sup> *Cyzicus*, 1910, 32—33 (le titre au complet dans StCl, *loc. cit.*, 80, n. 4). Le chapitre fut écrit avant que Hasluck fût allé visiter les lieux et il est fait surtout d'après M. Gédéon. Cependant Hasluck débarqua, en 1907, à Marmara comme à Paşa Limani, et il a décrit l'île, d'après cette courte

visite et d'après M. Gédéon, dans l'article de JHS, 1909, cité plus haut. Pour le sujet qui m'intéresse ici, le texte dans JHS est exactement le même que dans *Cyzicus* et c'est ce dernier que je cite, p. 32—33.

<sup>28</sup> Ed. Henry (Budé), n. 96 tome II p. 59. Palladius, que Photius donne comme source de Georges (cf. aussi Henry, n. 59, tome I, n. 2), écrivait lui-même (éd. R. Coleman-Norton, *Palladii dialogus de Vita S. Johannis Chrysostomi* (Cambridge, 1928), p. 43—44 chap. 8) : les uns moururent en prison après un long séjour et les autres après avoir donné de l'argent, ἐν τελευταία ἐξέτασει τὴν Προκόννησον οἰκεῖν παρὰ τῶν νόμων κατεκρίθησαν ὡς συκοφάνται. De Georges vient le mot ἐξορία, si courant alors pour Proconnèse ; mais le fait est déjà établi au temps de S. Jean Chrysostome.

<sup>29</sup> P. 147 : voir le titre dans la note 33. Il renvoie à Théodore de Trimitonte, PG, 87 (c'est 47), p. LXXV, chap. 22, dans son ouvrage « Sur la vie, l'exil et les épreuves de Jean Chrysostome ». Sur ce Théodore et son rapport controversé avec Georges d'Alexandrie, voir H. G. Beck, *Kirche und theolog. Literatur im byz. Reich*, 1959, 460 et 463. Pour κράζειν, cf. E. Peterson, *Εἰς Θεός*, 191, 193, 226 ; cf. aussi 182.

Proconnèse comme lieu d'exil »<sup>30</sup>. La composition du Synecdème étant placée tout au début du règne de Justinien, en 527—528 admet Honigmann, il n'y a guère à penser à une addition postérieure dans cet ouvrage, si Proconnèse était déjà lieu d'exil au temps de S. Jean Chrysostome<sup>31</sup>.

F. W. Hasluck, dans ses notes 9 et 10, a cité des exilés connus, qui passèrent par ce séjour<sup>32</sup> : Stéphane, fils de Romain Lécapène en 945, peu de temps ; Basile Péteinos, qui y mourut, et Théophanô en 970, qui s'enfuit peu après. Mais surtout il s'agissait du clergé : patriarches Nicéphore I, Michel Cérulaire (1058), Arsène (1258), et puis une nombreuse troupe de moines, dont le culte avec panégyriques, au témoignage de Manuel Gédéon<sup>33</sup>, subsistait à la fin du siècle dernier — et sans doute jusqu'à « l'échange des populations » — dans la population pratiquement toute grecque de Marmara et des petites îles voisines qui lui étaient rattachées, Halone et Aphousia-Aphisia. Presque tous furent exilés durant la période iconoclaste. Ainsi à Aphousia Macarios de Pélékète de Bithynie, Jean des Cathares, Hilarion de Dalmatos, Théodore et Théophane Graptos<sup>34</sup>. S. Etienne le Jeune, exilé par Constantin Copronyme, vécut, vers 754—757, dans une grande grotte de la côte nord de Proconnèse et il fit des miracles, non seulement pour les habitants de l'île, mais pour ceux qui venaient d'Héraclée (Périnthe)<sup>35</sup>.

« Spécialment pour les prêtres réfractaires » : on a vu leur nombre et leur persistance dans le culte local. Voilà qui donne la pleine explication du graffiti du Parthénon. Un membre du clergé d'Athènes avait été exilé un temps à Proconnèse et, de retour chez lui, il exhalait son amertume contre l'île des Ténèbres ; était-elle l'objet de la colère de Dieu à cause de l'exil de ses fidèles serviteurs ou l'Obscurité en colère contre Dieu ?<sup>36</sup> Ou bien l'invective émanerait d'un ami de l'exilé. On aimerait d'ailleurs avoir ainsi un indice pour dater ce morceau avec une certaine vraisemblance de l'époque iconoclaste. Mais après tout un membre du clergé d'Athènes peut avoir été exilé pour des raisons autres que l'iconolâtrie et aussi pour des questions moins dogmatiques, et la date reste tout à fait incertaine.<sup>36</sup>

<sup>30</sup> *Le Synecdème d'Hiéroklès et l'opuscule géographique de Georges de Chypre*, Bruxelles, 1939, p. 23. Il renvoie à Palladius, *Diat. de vita Io. Chrys.*, cap. 8 (cf. ci-dessus note 28), au Synaxaire de Constantinople, p. 696 et à V. Schultze, *Altchr. Städte und Landschaften, Kleinasien*, I, 1929, 395, n. 4. Dans le Synaxaire, il s'agit de la Passion très ornée de S. Philetaires de Nicoméde sous Dioclétien ; il est envoyé aux carrières de Proconnèse et il meurt en chemin, ἐν Προικοννήσῳ πέμπεται τέμνειν λίθους, κόρακος σιδηροῦ ἐπιχειμένου αὐτοῦ τῷ νότῳ. Ce n'est pas là un lieu d'exil, mais la condamnation aux mines. V. Schultze est confus, ici comme ailleurs, mêlant S. Jean Chrysostome et la condamnation aux mines de Philetaires dans le Synaxaire.

<sup>31</sup> Même si certains des auteurs cités sont d'une date postérieure à celle du Synecdème, il semblerait arbitraire de supposer qu'ils auraient introduit Proconnèse dans la biographie de S. Jean Chrysostome comme lieu d'exil alors que ce ne serait qu'un usage de leur temps, qui est d'ailleurs antérieur à celui des exilés que je vais citer. Mais Palladius, contemporain de S. Jean Chrysostome, nomme expressément l'exil à Proconnèse. Cf. la note 28.

<sup>32</sup> J'utilise cette liste avec des suppressions, — comme Philetaires, comme aussi Nicolas Studite fuyant de Constantinople à Proconnèse et à Mytilène ; il a dû y toucher dans sa navigation — et en ajoutant certains détails d'après M. Gédéon et d'autres. Je ne la garantis pas cependant, l'interprétation du graffiti du Parthénon n'exigeant pas une liste vérifiée en tous ses détails.

<sup>33</sup> Προικοννήσος, Ἐκκλησιαστικὴ παροικία, ναοὶ καὶ μονῆ, μητροπολίται καὶ ἐπίσκοποι (Constantinople, 1895 ; cf. StCl, 16, p. 81), 190.

<sup>34</sup> Voir Gédéon, *loc. cit.*, 71—73 ; cf. Hasluck, *loc. cit.*, 36, avec la note 7 sur les relégués (au temps de Scylax l'île était exploitée par Proconnèse). Macarios et Jean étaient

avec leurs compagnons. Macarios mourut là : χρονίσας δ' ἐν τῇ τοιαύτῃ ἐξορίᾳ καὶ πλεῖστα ἀγωνισάμενος ἀπῆλθε πρὸς Κύριον (Gédéon, d'après des Ménées d'avril, fort brèves). Ce qu'il pouvait dire fut confirmé et précisé par la longue biographie publiée par J. Van Den Gheyn, *Analecta Bollandiana*, 16, 1897, 140—163 (menée d'un manuscrit de Paris, au 17 août) ; ch. 15 (p. 15), second exil de Macarios : ἐξορία τοῦτον κατεδίκασεν, ἥτις χαλεπὸν μὲν εἶχεν τῶν ἀναγκαίων τὸν πορισμὸν, ζῆνοις δὲ πάντῃ καὶ τοῖς ἐθέλουσιν ἀπροσπέλαστος ἐτύγχανεν· καὶ γὰρ ἐστίν ὡς ἐν ἀπόπτῳ κειμένη ἦν Ἀφουσία ὀνομάζουσα ; Macarios sauve les habitants d'une famine ; ch. 16, miracle lors du travail des moines à une construction ; dernier discours du Saint à ses disciples ; ch. 18, miracles au tombeau du Saint, notamment pour le passager qu'un navire qui passait le long de l'île avait déposé sur le rivage pour éviter que, possédé du démon, il ne se tuât en se jetant à la mer. Comme on le voit, le séjour était encore plus pénible qu'à Proconnèse. Jean y mourut au bout de deux ans et demi ; cf. G. Da Costa-Louillet, *Byzantion*, 24, 1954, 241—244. Hilarion vécut dans une grotte pendant une dizaine d'années (cf. *ibidem*, 25—27 (1955—1957), 788—794 ; il fit jaillir une source. Les Graptoi (cf. Beck, *loc. cit.*, 511) y vécurent deux ans. G. Da Costa-Louillet a pu ajouter aux hôtes d'Aphousia S. David, Syméon et Georges de Mytilène d'après la Vie publiée *Analecta Bollandiana*, 18, 1899, 238 sqq.

<sup>35</sup> M. Gédéon, 147—148. Sur les relations faciles entre Héraclée et la côte sud de la Propontide, Cyzique, Lampsaque, Proconnèse et même Apamée Myrlea, voir StCl, 16, pp. 64—68, 73—74, 81—85.

<sup>36</sup> Addition. I. Teissel, *BCH*, 1977, 226—227, a republié une épigramme attique chrétienne, au Laurion ; le violeur éventuel de la tombe aura le sort de Tudas καὶ γένητε αὐτῷ πάντα σκότος καὶ ἐξολοθρευση, ὁ Θεὸς αὐτὸν ἐν-τῇ ἡμερᾷ ἐκείνῃ.